

A la suite de l'article « Du Calendrier et des Superstitions », (voir l'Echo de l'Oranie, n° 290) plusieurs lecteurs des Bas-Quartiers d'Oran ont tenu à évoquer quelques anecdotes, concernant le légendaire facteur de la Marine, M. Arnaldo Rodriguez que nous avons nommément cité dans nos lignes. Tant bien que mal rassemblés, nous dédions aujourd'hui ces souvenirs à sa mémoire, et nous remercions nos fidèles lecteurs pour leur abondant courrier

Au temps de l'Algérie heureuse, s'il faut en croire la *vox populi*, (la voix des gens des Bas-Quartiers, pour ceux qui n'auraient pas compris), la Marine avait un facteur exceptionnel.

Tout le monde le connaissait. Vous pensez ! Cet homme avait assuré son service de distribution du courrier, tous les jours que le Bon Dieu nous avait fait là-bas - sauf le dimanche bien sûr - de 1927 à 1962 (35 ans !... et après ça, on a le courage de venir nous parler à nous de 35 heures !!!). C'était toujours le même « postier », comme on disait alors, parce qu'« en ce temps-là » (comme c'est écrit dans l'Evangile), on n'avait pas encore inventé la réduction du temps de travail, ni les vacataires remplaçants, ni même, au début, les congés payés, puisque notre facteur avait commencé à travailler dès l'âge de quatorze ans comme télégraphiste, bien avant le Front populaire ; on n'avait même pas découvert les bienfaits du certificat médical pour se mettre en congé de maladie, parce que là-bas, à l'époque, pour aller voir le docteur, il fallait déjà « avoir un pied à Tamashouët ».

Donc, c'était toujours le même facteur qui passait chaque matin, dans son uniforme de préposé au courrier et les lettres d'or brodées sur sa casquette, « P.T.T. », ne signifiaient nullement « Petits Travaux Tranquilles », parce que la tournée, il se la faisait toute à pied, « à se geler l'hiver et à se cuire l'été », avec sa grande caisse en bois, peinte en noir, accrochée autour du cou par une large bande de cuir de même couleur, et chargée de toute la correspondance de la moitié des Bas Quartiers. Et je ne vous dis pas le poids... même s'il se trouve quelques mauvaises langues « d'en ville », pour vous raconter qu'à la Marine, on n'écrivait pas beaucoup, du fait que les études « elles nous avaient pas poursuivis », le poids seul des fautes d'orthographe qu'on mettait dans chaque lettre, car pour ces choses-là, chez nous on était très généreux, suffisait à vous coller une hernie à bâbord et une autre à tribord.

Notre facteur, j'allais oublier de vous le préciser, s'appelait Monsieur Rodriguez. Monsieur, parce que lui, dans le quartier, vraiment c'était un Monsieur, et Rodriguez, parce que ça lui venait de son père. Seuls quelques intimes pouvaient l'appeler Arnaldo. Pourquoi ce prénom assez rare ?... Tout simplement parce que son parrain s'appelait déjà Arnaldo, et comme chez nous, on respectait les traditions, ni une ni deux, au petit on lui a « mis » aussi Arnaldo.

M. Rodriguez accomplissait son parcours avec une régularité et une exactitude à faire se détraquer de jalousie les montres et les réveils-matin que nous vendait – « fiaïco »¹, à tant par mois, s'il vous plaît - Madame Oulès, l'horlogère de la rue d'Orléans. C'était tellement vrai, que les ménagères, pour savoir si elles étaient en avance ou en retard sur leurs tâches domestiques, demandaient : « Il est passé, Monsieur Rodriguez ?... », et, si la réponse était affirmative, immanquablement, elles se désolaient : « Ma fille ! il est déjà passé Monsieur Rodriguez, et moi si tranquille, sans mettre le manger au feu ! ».

Heure d'été ou heure d'hiver (qu'à l'époque, on ne connaissait pas ces choses-là), il était huit heures, quand M. Rodriguez démarrait devant la pharmacie Hugounenq, à la Place Kléber. Après un salut à M. Imbert, le préparateur, direction la Place de la République. A huit heures et demie, une pause café au bar Albert, -

(avec les deux heures de tri préalable à la Grande Poste, c'était un arrêt bien mérité) -. A neuf heures, lorsqu'il échangeait un petit bonjour avec Tata Nana, au Bar Tolo, il avait déjà liquidé la Place de la République et s'était allé au lourd courrier de la famille Espi à la Favorita, des frères Touboul, « aux Filateurs », de « Delmas et Vieljeux », de la Chambre de Commerce et de Léon Mazzella. A neuf heures et quart, il avait gaillardement attaqué la rue d'Orléans, passant en revue la maison Chaspoul, les « Pompes Funèbres » Mazzuchetti, les Meubles Aranzana, et sur le trottoir d'en face, la charcuterie Cirera et le restaurant de Saris, le Grec.



M. RODRIGUEZ, le facteur de la marine

A cet endroit de la tournée se situe une anecdote qu'il nous faut rapporter. Un jour, M. Rodriguez rencontre Mme Pla, une voisine du quartier qui passait avec sa fillette. La conversation s'engage, tandis que le brave homme prend la gamine dans ses bras et l'installe sur la caisse du courrier. Alors, la maman de s'exclamer : « Vous vous souvenez, M. Rodriguez, vous me faisiez la même chose, quand j'avais l'âge de ma fille ! »... Les générations passaient... M. Rodriguez était toujours là.

Les quelques mots aimables distribués, en plus des enveloppes, à celle-ci ou à celui-là, ne retardaient en rien la tournée.

A dix heures vingt, quand la sirène des dockers sonnait, il débouchait devant la place Emerat, après avoir servi la première partie de la rue d'Orléans : courrier à Mani, « Au Petit Ballon » et chez la Guapa ; en face, correspondance à M. Manchon, le marchand de chaussures, à l'épicerie Irlès, plis recommandés à Mme Oulès, incursion

dans les profondeurs du patio des Messageries pour atteindre les charpentiers de marine, Ortigosa, père et fils, et service épistolaire discret à tout un essaim de demoiselles qui habitaient ce coin là : Sylvianne Parra, Evelyne Movizzo, Rirette Segura, Gisèle Scotto et ses sœurs, Jeannine Bru, Jo Galiana et les autres... La demie de dix heures sonnaient à Saint-Louis, quand il en avait fini avec la Posada Española, la boucherie Moroté et de l'autre côté, le Luxembourg, le Nautic et les bureaux de tabacs. A onze heures moins le quart, arrivée au Puenteccico, où l'attendaient sur les deux trottoirs de la rue, M. Sebban, le boucher, M. Borsa, le pharmacien et la Nenica, la charcutière.

Passage rapide au « Gover », avant d'attaquer à onze heures et quart, les gros morceaux de la place de Nemours et de la Place de Pologne, avec toutes les ruelles qui y débouchaient et les innombrables voisines qui surveillaient son passage. Là, trois-quarts d'heure s'avéraient indispensables pour servir chacun et chacune et surtout écouter patiemment leurs commentaires.

La dernière demi-heure était consacrée à la Quincaillerie de Sturla, à la douane et à l'Inscription maritime, au patio Lassary, à la rue de la Thébaïde, au Patio Nuevo et toutes ses Marie, au quai du Sénégal et se terminait avec les derniers plis livrés chez Jo Lasry et Cie. Devoir accompli, M. Rodriguez prenait alors le trolley du Quai Lamoune, qui semblait n'attendre que lui au terminus, et remontait la voie triomphale de la rue d'Orléans, le cœur léger et la caisse vide.

Fatalement, comme toutes les lettres passaient entre ses mains, M. Rodriguez savait qui écrivait à qui, et, de la sorte, il connaissait presque tous les petits secrets des gens de la Marine : le vieux navigateur à qui il remettait - en mains propres - certaines missives postées à Toulon ou à Marseille (une femme dans chaque port !) ; la veuve pour qui, il faisait un détour, afin de lui remettre, sur les lieux de son travail, le mot du garçon à la guerre, pour qu'elle ait des nouvelles rassurantes, le plus vite possible ; la demoiselle de la Place Emerat qui recevait sa lettre quotidienne, venue de Cherchell, où le fiancé était élève-officier ; le courrier émanant du sanatorium de France où l'on soignait un frère malade ; l'enveloppe indiscrète avec l'en-tête apparente d'un cabinet d'avocats ; et je ne vous parle pas de celles qui s'étaient abonnées à « Nous deux » - (« Nouméro

dos », disaient les vieilles du quartier) - ou à « Confidences », en cachette, pour s'éviter les remarques du genre : « Pour ça oui qu'elle a des sous ! »...

Sur le plan du secret professionnel, M. Rodriguez était absolument irréfutable, et pourtant, garder le secret n'était pas la partie la plus facile de son métier, parce que nous à la Marine, ce n'est pas qu'on était curieux, mais c'est qu'on avait le souci de bien « s'informer » de ce qui se passait chez les autres, parce que nous autres, m'sieurs dames, à la différence des Français de France, avec l'affection qu'on avait pour les voisins, on n'était pas indifférent à leurs affaires. Alors, avec des questions « qu'elles étaient innocentes » du genre : « Vous savez pas si « le » l'huissier, il a pas encore écrit pour les « trampas »² de Mme X.... La pôvre ! qu'elle doit à tout le quartier... ». Et surtout, je vous le répète, n'allez pas croire que c'était par curiosité... Il faut insister là-dessus. C'était seulement qu'on voulait se tenir au courant... Mais le brave M. Rodriguez, sans se départir de sa bonne humeur, avec son légendaire sourire, esquiva la question... « Ma fille, il m'a laissée avec les envies de savoir ce qui se passe... qu'à cet homme, tu lui sors rien du tout ! ».

Dans l'exercice de ses fonctions, M. Rodriguez possédait une science professionnelle avec laquelle aucun code postal, aucune page jaune ou blanche de l'annuaire, aucune liste rouge n'aurait été en mesure de rivaliser. C'était la science des prénoms et des surnoms des gens des Bas-Quartiers, avec le patronyme qu'il convenait de leur accoler. Les surnoms fleurissaient chez nous plus vite que les noms de code à l'OAS ; et s'ils étaient connus et utilisés par tous, rares étaient ceux qui pouvaient dire qu'à tel surnom correspondait tel nom de famille. Seul M. Rodriguez connaissait l'état-civil exact des Salmonetes, des Canarios, des Ravanicos, des Rampetes, des Repelaos, des Pelones, des Cartouches, de la Americana, du Safranero, du Divino, de Fidji, de Mani, de Faïco, du Jolatero, du Tchoumino, de la Nenica, de la Medjerda ou de la Pequena, et j'en passe... Pour les prénoms, les connaissances de M. Rodriguez se devaient d'être encore plus encyclopédiques. Prenez seulement l'exemple des Marie du Patio Nuevo : là, habitaient Marie d'Arzew, Marie de Teresica, Marie de Sicco... et plus haut, ou plus loin, Marie de Bueno, Marie l'épicière, Marie « la nôtre »... et encore plus loin Marie du Docteur Molle, Marie la Napolitaine ou Marie de Mers-el-Kébir... et lorsqu'une lettre arrivait, paradoxalement anonyme pour tous, puisqu'elle ne portait comme il se doit que le nom de famille, M. Rodriguez savait cependant, en l'absence de toute boîte aux lettres, à qui la remettre directement...

Cette connaissance de chacun et de chacune provoquait parfois des scènes amusantes. Ainsi, il y avait une voisine de la Place de Pologne, charmante et sympathique, agréable à vivre et pleine d'humour. Elle s'appelait Herminia et tout le monde connaissait Herminia. Dans le quartier, chacun disait : « Quelle est gracieuse Herminia ! », mais bien peu savaient que devant l'état-civil, Herminia, c'était Madame Pisibon. Et cela donnait lieu à un rituel toutes les fois qu'elle recevait une lettre. M. Rodriguez, le courrier à la main, ne manquait pas d'interroger, à chaque fois : « Dites-moi, Madame, Mme Pisibon, vous connaissez ? ». Et, à chaque fois, inlassablement, Herminia répondait, elle qui était née et avait toujours vécu dans la même maison : « Aïe, non, Monsieur le facteur. Excusez-moi, mais, je suis nouvelle dans la rue et je connais personne. Ici, vous savez, les gens, ils parlent pas beaucoup. Mais ça fait rien. Donnez-moi la lettre. Je vais me renseigner »... et M. Rodriguez, le plus sérieusement du monde, lui remettait alors son courrier.

Mais, notre facteur apprenait aussi beaucoup de choses de sa « clientèle ». Un jour, le vieux navigateur, celui de la correspondance clandestine avec Toulon et Marseille, lui remettant une lettre à mettre « à la Grande Poste, s'il vous plaît » - car M. Rodriguez rendait souvent ce genre de petits services - lui dit : « Regardez : J'ai mis l'adresse avec Toulon (Var)... A que vous, vous savez pas ce que ça veut dire « Var » ! Et, avant que M. Rodriguez ne puisse lui répondre, il s'empressa de préciser : « Var », eh ben, ça veut dire « à suivre » ; pour si le facteur de France, il « la » trouve pas chez elle, qu'il se mette à la chercher ». Ce sont là des choses qui ne s'inventent pas... Ce jour-là, sans besoin de formation continue, que c'est une invention d'aujourd'hui, M. Rodriguez venait d'enrichir considérablement sa culture professionnelle...

Pendant la guerre (celle de 39-45), M. Rodriguez, même s'il

avait déjà fait sa part, dans la Guerre du Rif, en 1925, au cours de périlleuses missions de transports de courrier, aux avant-postes, dans le service de la poste aux armées, fut encore un de ceux qui ont le plus contribué à maintenir élevé, sinon le moral des troupes - tous les jeunes d'Algérie étaient sur les pentes de Monte Cassino, sur les plages de Provence ou sur la plaine d'Alsace -, du moins le moral des familles de la Marine, en remettant directement la lettre tant et tant attendue du mari, du frère, du fils, en faisant un geste ou en adressant un large sourire, du plus loin qu'il le pouvait, lorsqu'il avait dans sa boîte, les nouvelles désespérément attendues.

M. Rodriguez connaissait par cœur « ses » militaires. Et pour cause ! De 1927 à 1962, c'est lui qui avait apporté la feuille de route à trois générations d'hommes du quartier. Inutile de vous préciser qu'il connaissait les affectations de chacun, en régiments, bataillons, compagnies et sections, mieux que tous les planqués du recrutement au Château Neuf ou au 28^{ème} Train. Quant aux secteurs postaux qui cachaient des adresses qu'on ne devait pas connaître - c'est vous qui voulez garder un « secret », à la Marine ! - M. Rodriguez connaissait les destinations ultra-secrètes, mieux que tous les espions de la cinquième colonne réunis.

Mais à sa compétence professionnelle, il ajoutait une grande qualité humaine : sa bonté... Vous allez voir... Un jour, une misérable vieille, toute de noir vêtue, les cheveux blancs cachés sous le strict voile des veuves, l'aborde. Tout en elle respirait plus que la pauvreté, cette misère qui accablait autrefois, les personnes âgées sans ressources familiales. La pauvre femme, toussant à fendre l'âme, lui demande combien allait lui coûter l'envoi d'une lettre à son fils. Entendant la réponse - certainement quelques centimes, à l'époque - elle soupire : « Il aura de mes nouvelles, plus tard ; aujourd'hui, je ne peux pas ». Alors, M. Rodriguez vient de lire dans cette résignation toute la détresse du monde. Sans la moindre hésitation, il ouvre son porte-monnaie et tend à la malheureuse un billet : « Tenez, écrivez à votre fils, et après, passez à l'épicerie et surtout achetez-vous un sirop à la pharmacie. »

Est-ce parce que M. Rodriguez était bon comme le bon pain, qu'il lui est arrivé la même aventure qu'à Don Bosco ?... Pour ceux qui ne connaissent pas ce détail de la vie du saint, il faut le rappeler : comme Don Bosco traversait des rues mal famées de Turin, à la nuit tombée, il fut attaqué par des vauriens. Alors, apparut à ses côtés, un gros chien gris, le Griggio, qui mit les voyous en déroute. Pour notre facteur, la situation n'était peut-être pas la même. Don Bosco se déplaçait la nuit ; M. Rodriguez, le jour ; Don Bosco cheminaït dans les ruelles tortueuses d'un quartier « sensible », comme disait Sarkozy avant de passer aux Finances ; M. Rodriguez lui, s'avavançait rue d'Orléans, et les riverains auraient pu vous l'affirmer « pour nous c'était les Champs-Élysées de la Marine, et meilleur quartier que qu'ilà, y avait pas ! » ; Don Bosco risquait un mauvais coup ; M. Rodriguez, à part une insolation, ne risquait pas grand chose... Et pourtant, comme pour le grand saint, un chien errant, efflanqué et malingre, attendait, sur le trottoir devant la pharmacie de la Place Kléber, le bon M. Rodriguez ; et tous deux entamaient leur tournée de concert. A la pause café, au comptoir du bar Albert, quand notre facteur prenait son petit noir, le chien attendait son sucre, à ses pieds. Puis, la bête suivant l'homme, ils reprenaient allègrement leur marche, jusqu'au bas des escaliers de la pêcherie, devant le bar Minguez. Là, son devoir accompli, le chien, frétilant de la queue, disparaissait. Le lendemain, il était fidèle au rendez-vous... Et le manège s'est répété tous les jours ouvrables, pendant de nombreuses années.

Bon ! Il faut s'arrêter ! Sinon, ça peut durer jusqu'à la Saint Cucufat. Vous connaissez tous la chanson : *Le Facteur de Santa Cruz*. Le chansonnier qui l'a écrite, était sans doute persuadé que son postier, c'était le meilleur. Eh ben, il se mettait le doigt dans l'œil - « jusqu'au coude », ajoutaient les « exagérées » de là-bas -. Le meilleur facteur du monde, « c'est nous qu'on l'avait ». C'était M. Rodriguez, *Le Facteur d'en bas de Santa Cruz* !!!

Emile Serna

1. « Fiao » : à crédit ; l'emploi du diminutif « fiaïco » apportait deux précisions supplémentaires : entièrement à crédit, évidemment.

2. Pour ceux qui ne le savent pas, les « trampas », en Oranais, c'étaient les dettes qu'on faisait quand on était sûr de ne pas les rembourser.